

## Parcours autour de l'inversion du regard

Le groupement de textes proposé présente trois regards éloignés, qui permettent tous de remettre en question les comportements habituels et les normes établies pour construire une critique sociale efficace.

### Texte 1. Jean de La Bruyère (1645-1696) « De la Cour » *Les Caractères*, 74, 1696

Dans cet extrait, La Bruyère adopte le regard supposé d'un explorateur du Nouveau Monde, mais la peuplade qu'il décrit est la Cour du Roi de France, que les lecteurs ne manqueront pas de reconnaître. Il s'agit bien là de proposer un regard neuf sur les mœurs afin d'en questionner la légitimité et de construire une critique. La Bruyère questionne aussi le jugement porté sur les peuplades indigènes découvertes dans le Nouveau Monde, par un regard aux codes européens.

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis<sup>1</sup> de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préfèrent des repas, des viandes<sup>2</sup>, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide<sup>3</sup> ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte<sup>4</sup>. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices<sup>5</sup> qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers<sup>6</sup>, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure<sup>7</sup>, dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir<sup>8</sup> dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment\*\*\*; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

### Texte 2. Denis Diderot *Supplément au Voyage de Bougainville*, chapitre 2, 1772

Diderot prétend ici apporter un complément aux récits de voyage du navigateur Bougainville rentré du premier tour du monde officiel français. Le philosophe imagine ici ce qu'aurait pu dire un vieillard Otaïtien au

---

1 Indépendants, libérés.

2 Des aliments en général.

3 Sans goût, sans saveur.

4 Acide nitrique mélangé d'eau, qui servait dans le travail des graveurs.

5 Moyens artificiels.

6 L'expression désigne une perruque.

7 À une heure fixée.

8 *On ne laisse pas de voir* : on ne manque pas de voir.

*navigateur venu prendre possession de ses terres au nom du royaume de France. L'inversion du regard permet de dénoncer le comportement colonisateur des Européens autant qu'il affirme l'égalité et l'intelligence des êtres humains rencontrés.*

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau\* de notre rive. Nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature, et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous, et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes, tu as partagé ce privilège avec nous, et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras, tu es devenu féroce entre les leurs ; elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres, et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu ni un démon, qui es-tu donc pour faire des esclaves? Orou, toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal: Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi? Parce que tu y as mis le pied! Si un Otaïtien débarquait un jour sur vos côtes et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux habitants d'Otaïti, qu'en penserais-tu? Tu es le plus fort - et qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles, dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé, et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée! Tu n'es pas esclave, tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! [...] Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes, que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles Lumières.

### **Texte 3. Voltaire *Micromégas*, chapitre 7, 1752**

*Ce texte propose une autre forme de regard éloigné puisque Voltaire, dans ce conte philosophique, imagine le voyage interplanétaire de Micromégas, un géant venu de Sirius, en compagnie d'un habitant de Saturne et découvrant la Terre, dont ils ont bien du mal à distinguer les habitants, tant ceux-ci sont minuscules à leurs yeux. Le choix de ce regard, malgré sa fantaisie apparente, permet de relativiser les querelles et les ambitions humaines, les rapportant à une négligeable agitation d'insectes dans l'immensité de l'univers.*

Micromégas parla ainsi. « Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière et paraissant tout esprit, vous devez passer votre temps à aimer et à penser, c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute.» À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial? » Le Sirien frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorgés prétende un fétu sur ces tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit, et presque aucun de ces animaux qui s'égorge mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorge.

— Ah, malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmi-lière d'assassins ridicules.

— Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine.